

—Crois-tu donc que ce soit plus agréable d'aller prévenir M. le commissaire de police ? riposta le paysan. J'y vais pourtant.

—Eh bien, je vais aussi, notre homme, pour imiter ton bon courage.

Elle heurta au grand portail, qui fermait la cour d'exploitation de l'importante verrerie Forster.

Un des gardiens de nuit vint ouvrir aussitôt.

—M. Forster est-il couché ? demanda-t-elle.

—Il y a beau temps qu'il est relevé : c'est lui qui veille.

—Je voudrais lui parler.

—A cette heure ?

—Oui, il y a un malheur... il faut qu'il sache tout de suite...

—Un malheur ? quel malheur ?

Si dévorée qu'elle fût du désir de faire part de la nouvelle, la Mariotte eut le bon sens de comprendre que la primeur en appartenait à M. Forster.

—Je le dirai au patron, répondit-elle.

Le gardien vit son visage ému et ses lèvres serrées comme pour n'en pas laisser échapper son secret.

Sans doute pensa-t-il qu'il était humiliant de prier une femme de parler quand elle n'en avait point envie, et, sans insister, il précéda la Mariotte vers les bâtiments intérieurs.

Quoique entouré de deux contre-maîtres expérimentés, M. Forster, le patron, comme on disait à la Verrerie, ne dédaignait pas la surveillance à laquelle il devait une grande part de sa prospérité.

Certaines nuits de chaque semaine, où l'on pouvait le supposer endormi, on le voyait tout à coup ressortir de sa chambre après un court repos et parcourir l'usine dans tous ses détails, comme à l'époque où sa fortune était encore à faire.

Souvent encore, son fils le remplaçait ; mais les ouvriers n'en avaient pas grande crainte, tandis qu'ils chuchotaient entre eux quand la haute silhouette du patron se découpait à l'entrée des ateliers :

—Tenons-nous bien, le vieux, va passer !

Ils l'appelaient "le vieux," et c'était médiocrement respectueux, sans doute. Toutefois ils l'aimaient sincèrement et lui obéissaient comme des soldats bien disciplinés.

L'Internationale, on le voit, n'avait pas encore passé sur ce petit coin laborieux avec son souffle dissolvant.

M. Forster était au milieu de ses ouvriers quand on lui apprit qu'une femme avait à lui parler.

—Qu'elle vienne ! fit-il avec sa brusquerie accoutumée.

Quand la Mariotte se trouva introduite dans la forge, au milieu de la chaleur et du bruit, elle oublia le petit discours qu'elle avait préparé pour expliquer sa démarche, et ne trouva rien autre chose à dire que ce fait brutal :

—Monsieur Forster, votre caissière est assassinée dans un bateau !

Le patron sursauta.

—Ma caissière assassinée... Comment le savez-vous ? Voyons, parlez.

—On l'a trouvée. C'est Pierre Pique, le passeur... Il y a aussi M. Keiffer. Le passeur dit des prières à côté d'eux.

Le patron, sans hésiter, prit la Mariotte par la main et l'attira brusquement dans le bureau du contre-maître dont il ferma la porte, car déjà les ouvriers les plus rapprochés, ayant entendu quelques mots, dressaient des oreilles inquiètes.

Là, il procéda à un interrogatoire très net, qui lui permit de mettre quelque clarté dans le récit confus de la paysanne.

Certes il ne comprenait pas, mais un fait lui était dénoncé ; il allait l'éclaircir sur l'heure.

—Attendez-moi, taisez-vous, surtout, dit-il en quittant

la Mariotte qui demeura seule dans le bureau fermé.

Il monta au second étage où étaient les appartements des employés de la maison, et, d'un doigt hâtif, il frappa à une porte close.

Rien ne répondit.

Un coup plus fort n'éveilla qu'une petite toux grêle dans la chambre.

M. Forster pesa sur le bouton de cuivre qui tournait sans difficulté.

Il se trouva dans une pièce propre et simple qui donnait accès dans une autre plus vaste, où le guida la lueur d'une veilleuse.

Cette veilleuse, placée près d'un petit lit, éclairait, entre ses rideaux, la figure souffreteuse d'un enfant de cinq à six ans.

Elle ne dormait pas et parut très effrayée en reconnaissant le patron.

—Tu es seule, Juliette ? demanda celui-ci avec trouble.

La petite fille se souleva sur son lit et regarda celui de sa mère qui n'était pas défait.

—Oui, monsieur ; mais je croyais maman rentrée.

—Elle est donc sortie ce soir ?

—Oui, monsieur. Comme j'étais un peu malade, elle m'a couchée de bonne heure, m'a dit de l'attendre tranquillement, qu'elle allait faire sa prière à Notre-Dame-de-l'Île. Je l'ai attendu longtemps... et puis je me suis endormie... Vous m'avez réveillée... je croyais que c'était maman qui entraînait.

—Bien. Elle va rentrer. Dors, répondit-il en regagnant avec précipitation l'escalier.

Ce fut dans les bureaux, à la caisse même, qu'il redescendit. Là, rien n'était en désordre. Le coffre de fer, qu'il ouvrit avec l'une des clefs qu'il portait toujours présentait l'aspect accoutumé. Les billets d'un côté, l'or de l'autre, la monnaie dans une case spéciale, le livre de caisse au milieu.

Le temps manquant pour une vérification plus approfondie, il remonta de nouveau, jusqu'au premier étage seulement.

Au fond d'un corridor, un énorme terre-neuve était couché qui fit entendre, en le voyant, un grognement des moins hospitaliers.

—Tout beau ! Pyrrhus !... fit le patron en étendant le bras pour frapper à la porte de son fils.

Mais le chien, qui n'entendait pas que le sommeil de son maître fût troublé, se dressa d'un air menaçant.

—Laurent est-il assez absurde d'avoir ce môleste en travers de son seuil ! grommela-t-il en reculant malgré lui.

Pourtant, il voulait frapper, et Pyrrhus ne le permettant pas, la situation pouvait se prolonger indéfiniment.

Le patron retourna prendre à l'autre extrémité du corridor, une tête de loup que les domestiques y avaient déposée et s'en servit à bras tendus pour heurter fortement la porte si bien défendue.

Pyrrhus, furieux, se mit à aboyer à pleine voix.

A tout ce vacarme, la maison entière s'éveilla ; les domestiques apparurent sur les escaliers, et Mlle Sabine Forster, la fille du maître, se montra en costume de nuit sur sa porte entrebâillée.

—Qu'est-ce donc ? s'écria-t-elle. Avons-nous le feu ?...

Quoi ! mon père !... c'est vous ?

—Habille-toi ; Sabine, je puis avoir besoin de toi.

—Pour quoi faire ?... Qu'y a-t-il ?

—Habille-toi, te dis-je. Prends la petite Juliette dans ta chambre et reste là, avec elle, jusqu'à ce que je te fasse appeler.

—Avec Juliette ? Qu'est-ce à faire de Juliette ?

—Oui, nous raisonnerons plus tard.

Mlle Sabine rentra chez elle avec humeur.

Le dernier de tous, Laurent Forster s'était décidé à ouvrir.

Il se frottait les yeux d'une main, et, de l'autre, flattait Pyrrhus pour le faire taire.